

C'est un Cyrano qui ne manque pas de poids. Un Cyrano massif, solide et costaud tel que l'on imagine le poète gascon amoureux. Eddie Chignara endosse et assume le rôle du monstre talentueux, déborde d'énergie et de vitalité, balance ses éclats d'esprits et ses éclats de voix, fait la guerre et dit l'amour à une Roxane (Morgane Nairaud) passionnée, douloureuse et touchante... Le metteur en scène Lazare Herson-Macarel a, au risque du brouillon et de la truculence, monté son spectacle comme une grande fresque épique.

On y trouve de la poésie, de la farce et de la joie. Une œuvre multiforme, protéiforme, qu'il orchestre entre symphonie classique et fanfare populaire, utilisant la large palette dramatique de ses comédiens. Chacun explore les fréquences du jeu et plus que jamais le spectacle fait figure de pièce de troupe.

Côté scénographie, le choix de la simplicité fait loi. Des décors de bois brut se transforment à l'envi, de vastes tours mobiles animent le plateau, quelques tables. On y grimpe, on y tourne, on s'y penche au son de la viole de gambe et au rythme de la batterie. Très vite, chaque lieu se matérialise sous nos yeux, avec simplicité et notre imagination fait le reste. L'épisode du siège d'Arras est à cet égard une réussite. Un spectacle cadencé et flamboyant, presque léger en dépit de l'épaisseur de l'œuvre en vers.

## Télérama'

Cent ans en décembre qu'est mort Edmond Rostand, triomphal et mélancolique auteur de Cyrano. Cent ans qu'on vénère en France son mousquetaire héroïque, insolent et désobéissant. D'autant plus populaire qu'un monstrueux appendice nasal le condamne à rester laid et mal-aimé, permettant ainsi à chaque spectateur de trouver consolation et sublimation auprès de ce fougueux guerrier finalement aussi désarmé et vaincu qu'il peut l'être lui-même. On a tous en soi quelque chose de Cyrano. Le panache en moins sans doute, qui reste ronflant et admirable, et burlesque et tragique, chez cet amoureux fou de la précieuse Roxane, qui ne jure que par la beauté mièvre d'un courageux lieutenant ; que Cyrano, du coup, généreusement protège. Au point de lui écrire les lettres qui attiseront la passion de la belle intellectuelle.

Car chez Rostand, ce sont les mots qui enflèvent et l'esprit qui jouit. Quelle poésie sensuelle, pleine de matière, de sons, de couleurs, d'odeurs, immédiatement accessible et populaire! Ici, c'est le langage plus que le corps qui ensorcelle, crée le désir; le langage qui fait insurrection — car Cyrano est l'éternel rebelle du répertoire hexagonal —, le langage qui fait théâtre. C'est pour rendre plus sensible encore cette mystérieuse alchimie de la langue, la dépouiller à l'os, que Lazare Herson-Macarel a opté pour une mise en scène radicalement sobre, aux costumes intemporels, à la scénographie quasi abstraite où circulent juste de grands portants et passent d'indispensables accessoires. Seuls luxes: quelques fumigènes et cette viole de gambe et cette batterie — le classique et le moderne — qui viennent ensemble ou séparément ponctuer l'action. Lazare Herson-Macarel a raccourci le texte pour en garder la sève: l'histoire d'amour folle, le culte de la désobéissance et de l'insurrection prônée par l'incorruptible Cyrano (qui résonne

étrangement aujourd'hui), la passion de la beauté et de la justice. De l'épure de la mise en scène surgit ainsi la dimension politique du texte, bien au-delà de sa fureur romantique et de sa démesure, de son grotesque shakespeariens. Cyrano — tel le poète Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655), qui l'a inspiré — est en effet aussi un idéaliste qui se bat — mais avec ses armes d'aristocrate du xvii<sup>e</sup> siècle! — pour un monde meilleur. Si la distribution est inégale et certains partis pris — comme la mort du héros — pas forcément convaincants, la vitalité de la jeune troupe, son énergie à inventer un théâtre populaire d'aujourd'hui qui parle à tous et réunisse tous emporte la bataille et déclenche l'enthousiasme. Comme à chaque reprise du chef-d'œuvre de 1897.

N'empêche, il fallait le faire. Incarner à une douzaine les quarante-cinq personnages d'une saga en cinq actes, qui passe de théâtre à couvent, de pâtisserie à siège de guerre à Arras, relève de l'exploit sportif. Gagné.